

XYZ. La revue de la nouvelle

Le clou

Germaine Dionne



Number 25, Spring–February 1991

Erreur sur le numéro

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, G. (1991). Le clou. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 66–73.

3^e prix du concours de nouvelles XYZ

J'étais seule depuis trois ans. Sans homme, j'entends. Il y avait bien eu quelques tourne-pouces ou traîne-savates de bars pour froisser mes draps, mais rien de plus. Bref, j'avais la carence affective sous le bras. Alors quand un beau grand type blond, au regard intelligent, m'a bousculée pour se jeter le premier sur la dernière table libre du Paris-Croissant, je lui ai souri au lieu de gueuler. Et je lui ai même proposé aimablement de la partager. Il a examiné la table, tout juste grande pour un verre d'eau et un biscuit soda, et m'a dit d'un ton inquiet:

— C'est une table pour deux ?

Rusée comme une célibataire en mal d'amour depuis trente-six longs mois, je l'ai assuré que je ne voulais qu'un espresso. Même pas double, vu les dimensions de la table. Et que de toute façon, avec les cinéphiles qui envahissaient les cafés et les restaurants de la rue Sainte-Catherine au cours du Festival, on n'avait pas le choix, fallait se tasser.

Pendant qu'on se cherchait une position qui nous éviterait de se cogner les genoux mutuellement, j'ai enchaîné:

— Tu es cinéphile ?

Avec l'air de quelqu'un qui commence à flairer l'emmerdeuse, il m'a indiqué du doigt le laissez-passer qu'il avait d'épinglé au revers de son veston. Très détachée, comme si je n'avais pas relevé l'impatience dans son geste, j'ai dit:

— Ah ben oui, je n'avais pas remarqué.

Et j'ai continué à saborder mon entreprise de séduction en prétextant ne pas être une visuelle. Bien que cinéphile. Spécialiste du cinéma allemand, même. J'étais certaine qu'il allait sortir en hurlant, mais il m'a coulé un regard baigné d'un intérêt soudain.

— C'est vrai? Alors tu dois sûrement connaître Thomas Mauch ?

— Celui qui a travaillé comme chef opérateur pour Werner Herzog ?

Il en est resté les yeux écarquillés. Qu'il avait très beaux d'ailleurs.

J'avais un peu forcé sur le « spécialiste », mais je m'y connaissais quand même pas mal en cinéma. Et ce petit détail, qui l'avait tant impressionné, je l'avais lu le matin même dans le catalogue du Festival des films du monde. Je remerciai ma mémoire de m'avoir si bien servie. Pour une fois.

Comme des vieux copains enfin réunis, nous avons causé septième art une heure durant. Quand j'ai senti que notre intimité avait atteint un degré suffisant pour nous emmêler les assiettes, j'ai commandé une énorme salade ... que j'ai dû tenir sur mes genoux. Notre intimité avait grandi. Pas la table.

À trois heures, nous sommes allés voir *Maria von den Sternen*, de Thomas Mauch, bien sûr. En tant que cinéophile non visuelle, je me suis surpassée. J'écoutais sa respiration, je reniflais son odeur et j'entendais mon cœur battre. À un certain moment, j'ai vu dans un soubresaut nerveux de sa main qu'il avait failli saisir la mienne. Mon cœur a cogné si fort que mon voisin de gauche m'a regardée. Le mélo le plus idiot des annales du cinéma se jouait dans la salle. Et j'en étais l'héroïne. Transie. À cause de cette folle passion qui montait en moi et de l'air climatisé sur lequel on n'avait pas lésiné.

Après le film, nous sommes allés prendre l'apéro. La « spécialiste » du cinéma allemand se faisait plutôt discrète. Il a dû me tirer les commentaires du nez.

— T'es sûre que t'as vu le film ?

Non, justement. Trop occupée par mon mélo et lui, tout à l'écran. Je me suis si bien embourbée dans mes commentaires que j'ai failli lui avouer que j'étais « coup-de-foudre », amoureuse. Mais j'ai avalé ma déclaration à temps et je lui ai dit que « j'étais dans la lune ».

— T'es plutôt bizarre comme cinéophile.

Il a eu la délicatesse de ne pas insister sur mes « absences » et il s'est mis à parler de lui.

Il élevait quelques vaches et cultivait quelques légumes sur une quelconque minifermé des Cantons de l'Est. Il traduisait de la main gauche et trayait de la main droite. « Un traducteur-farmer », selon

son expression. Une fin de semaine par mois, il venait à Montréal faire son plein de films, et s'en gavait depuis treize ans, lors du Festival. Il «menait, somme toute, une vie plutôt calme et plutôt heureuse... sauf ces derniers temps». Il était en «processus de séparation».

J'ai refermé mon blouson sur ma poitrine pour étouffer le tapage que menait mon cœur. Surtout, ne pas lui proposer le mariage sur-le-champ. C'était un homme de la campagne, habitué aux grands espaces. L'énormité de ma passion dans l'exiguïté de mon studio le tuerait.

— Et toi? Qu'est-ce qui t'occupe sur la terre quand tu n'es pas dans la lune?

«À part toi, pour l'instant, pas grand-chose», ai-je pensé. Mais je ne voulais tellement pas l'effaroucher avec le vide de mon existence que je l'ai rempli à toute vitesse, comme un sac d'épicerie. À lui relater ma semaine de travail comme informaticienne, j'en ai presque fait un «burnout». Et puis «y a les amis, trois ou quatre films par semaine, les dernières parutions, les conférences, les musées, mets-en!» Je me suis arrêtée, rouge et essoufflée.

— Dis donc, t'en as de l'énergie. Tu dois jamais t'ennuyer...

— Jamais.

Lui qui appréciait la vie champêtre et les plaisirs bucoliques, il a dû me juger totalement hystérique. Quoi qu'il en soit, l'important c'est qu'il m'ait invitée à souper. Au fond, pour cet homme de la terre, je personnifiais peut-être un certain exotisme urbain...

•

Les huit derniers jours du Festival, nous avons raté, grosso modo, deux films soviétiques, six français, un hongrois, deux japonais, un argentin, un canadien, un espagnol, et par mon unique et très grande faute, deux allemands. Nous avons dû nous aliter pour cause de fièvre intense (que je souhaitais, secrètement, incurable). J'étais de loin la plus atteinte. Mais jour après jour, je m'efforçais de propager la contagion.

Entre deux accès fiévreux, Jean-François avait pu visionner huit films allemands. Moi, la tête sur son épaule, je ne faisais qu'acte de présence. En revanche, pour ce qui est du Festival du lit, j'étais d'une assiduité remarquable. Je ne pouvais m'empêcher de lutiner, tripoter, grignoter, croquer et suçoter son long corps doux, dur et chaud. Jean-François me taxa d'anthropophage, à vouloir ainsi le dévorer tout cru. À m'empiffrer de la sorte sans jamais me rassasier, je mesurais l'immensité de mon gouffre affectif. Et j'avais peur... Le décompte des jours me nouait l'abdomen.

Durant nos séances de repos, nous déterriions nos plus beaux souvenirs d'enfance pour nous les offrir en cadeaux. J'ai vite épuisé les miens, et j'ai commencé à en piquer régulièrement à l'une de mes anciennes copines de classe. Je n'en avais pas tant, des beaux. Pour rendre les récits plus vivants, nous reconstituions les événements. Nous nous sommes permis des batailles d'oreillers, des tordages de bras avec leurs inévitables « pardon mononcle », des éclaboussures dans le bain, des miettes de biscuits dans le lit et des sessions de chatouille qu'on prolongeait jusqu'aux limites de l'asphyxie.

J'avais beau chercher, rien ne m'agaçait chez lui. Ni sa façon de manger, de ronfler ou de râler les matins où j'avais oublié de régler mon réveil, ce qui nous fit rater les projections de neuf heures des deux meilleurs films allemands. Le regarder se brosser les dents ou se raser me procurait un plaisir intense. Bref, à part l'épisode du « caoutchouc », tout fut idyllique.

Nous allions nous connaître bibliquement pour la première fois lorsque je brandis de dessous mon oreiller le condom qui y dormait en permanence, par prévoyance. La chose ayant dormi aussi longtemps que « La Belle au Bois dormant », je cherchai sur l'emballage une date d'expiration. C'est alors qu'il y eut débâcle générale.

— Ah non, merde... pas un caoutchouc. Y faut vraiment que je mette ça ?

Je détenais un argument-choc. Et ça n'avait rien à voir avec le sida.

— Écoute, t'enfiles le caoutchouc ou rien du tout. On n'a vraiment pas le choix. Je tombe enceinte comme une lapine.

— Compte-toi chanceuse, me lança-t-il, l'œil vilain.

Je n'ai pas compris pourquoi il me faisait cette remarque, ni pourquoi son œil était si mauvais. Mais j'ai eu très mal.

— Chanceuse de quoi ? De mes trois avortements en dix ans ? Et j'éclatai en sanglots.

Il m'a serrée très fort dans ses bras en murmurant : « Pardonne-moi, pardonne-moi... je ne pouvais pas savoir. Tout ce que j'ai voulu dire c'est que tu es chanceuse d'avoir la capacité de faire des enfants. Y a tellement de couples qui en veulent et qui ne peuvent pas... Je t'en prie, ne pleure plus... » Et de murmure en murmure, de bécot en bécot et de tendresse en tendresse, ça s'est terminé dans la joie. Et dans le caoutchouc.

Sur le coup, j'ai pensé qu'il était un angoissé de la dénatalité. Mais je me fourvoyais complètement. C'était son problème. Enfin, celui d'Irma, sa femme. Bref, le leur : ils se séparaient pour cause de fertilité obsessionnelle...

Après dix ans de vie commune, ils avaient voulu fêter leur union par un enfant. Ils s'y mirent donc joyeusement. Mais bientôt, les mois s'écoulèrent en menstruations douloureuses. Inquiets, ils firent appel à la science... qui se surpassa en diagnostics imprécis. Test après test, on restait dans le flou, mais on entretenait l'espoir. Car même si les fantaisies ovariennes d'Irma leur échappaient, les médecins ne pouvaient conclure à la stérilité. Jean-François, dont l'espoir s'étiolait peu à peu, proposa l'adoption. Irma refusa. Elle voulait un enfant de Jean-François. Et elle s'acharna. Durant cinq ans. Mais à la longue, à force de se frotter à l'obsession d'Irma, l'amour de Jean-François s'était usé. Et les fils qui demeuraient étaient trop ténus pour continuer avec elle cette poursuite de l'enfantement.

— Je me sens lâche et crétin de l'abandonner à cause de son obsession, mais tout est devenu tellement lourd... Je suis certain qu'elle ne pourra jamais avoir d'enfants... Si tu savais combien j'aurais aimé lui en donner, combien j'aurais voulu la rendre heureuse... mais ce n'est pas possible... il n'y a plus de solution.

J'avais une telle envie de le consoler que j'ai failli lui proposer une flopée d'enfants. Mais nous n'avions plus le temps. Il partait le lendemain, à l'aube. Et j'ai pensé que c'était toujours l'heure des exécutions.

Je l'ai accompagné au terminus d'autobus. Je n'aurais pas dû. Il m'a fait des adieux distraits. Il avait déjà regagné son enclos. Avec veau, vache, cochon, couvée... et femme.

Mon studio était devenu grand tout à coup. Et mon lit était plein de miettes. Toute seule, ce n'était plus drôle... J'ai téléphoné au bureau pour dire que j'étais malade. Et c'était vrai. Malade de peur d'être abandonnée. La secrétaire, gentille comme tout, s'est inquiétée :

— Tu n'as pas été malade durant toutes tes vacances au moins ?

— Presque.

— As-tu vu quelques films ?

— Pas autant que je l'aurais voulu.

— Pauvre fille... Prends bien soin de toi. Je suis certaine que tu vas reprendre du poil de la bête très bientôt.

Malgré ces petites tapes d'encouragement, mon moral garda la forme d'un vieux coussin avachi.

Je me suis enfouie sous les couvertures... et c'était dégueulasse le goût des larmes mélangées aux miettes de biscuits.

Il avait « des tas de choses à régler avec sa femme », mais quand tout serait terminé, il m'appellerait. Et j'essayais d'y croire. Même s'il n'avait pas laissé traîner derrière lui la moindre petite promesse de retour. Sauf un caleçon. J'ai passé presque tout le mois de septembre en tête à tête avec un téléphone muet. Je pensais aux quinze années d'ancienneté d'Irma, aux kilomètres et aux kilomètres de souvenirs et de liens qui les rattachaient. Tournerait-il le dos à quinze ans de valeurs sûres pour miser sur l'incertain ? Je déprimais. Au bureau, mon patron me conseilla du subir des analyses sanguines. En trois semaines, je m'étais inventé deux gastrites, une hépatite virale et de nombreuses migraines. Avec la tête de grabataire que j'avais lors de mes passages au bureau, on ne pouvait mettre ma parole en doute.

Le premier vendredi d'octobre, à 17 heures 48 minutes exactement, le téléphone a sonné. Mais je n'étais pas là. J'étais sortie quelques minutes pour acheter de l'aspirine. J'ai réécouté le message une dizaine de fois : « Tout va bien. J'ai très envie de te voir,

de te montrer ma ferme... Arrive quand tu veux. Je t'attends. Je t'aime.» Suivaient des indications précises pour m'y rendre. J'ai rempli mon sac de voyage avec n'importe quoi et je me suis ruée vers la porte. Avant de la refermer, j'ai jeté un dernier coup d'œil sur mon studio et j'ai pensé qu'une ribambelle d'enfants ne tiendrait jamais là-dedans.



À ma descente de l'auto, trois gros colleys tout cotonnés sont venus m'accueillir. Je les ai caressés comme s'ils m'appartenaient déjà... Jean-François m'a souri, de son immense galerie, et a couru vers moi. Enlacés si étroitement que nous avions peine à marcher, nous avons fait le tour des bâtiments, de l'enclos, du potager et de la cuisine d'été. À s'étreindre de la sorte dans les escaliers qui menaient à la chambre, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on se soit emmêlés...

J'ai fermé les yeux sous ses caresses et sur la robe de nuit d'Irma qui pendait à un clou. Après quinze ans de vie commune, il était normal de laisser quelque chose derrière soi.

Quand j'ai fait apparaître un condom du fond de mon sac en chantonnant « tararam... ! », il n'a pas ri. Même pas souri. Son regard avait une telle intensité que je n'aurais pas été surprise qu'il parle la bouche fermée.

— Tu peux le remettre dans ton sac. On n'a plus besoin de ça. Je veux qu'on fasse un enfant. Maintenant.

Ou il était fou de moi, ou il était fou tout court. Mais que ce soit l'un ou l'autre, sa proposition n'en demeurerait pas moins cinglée. Il n'avait même pas laissé retomber la poussière sur sa dernière relation qu'il mettait déjà un enfant dans la nouvelle. J'étais d'accord pour la flopée d'enfants, mais pas maintenant !

Je cherchais des mots joyeux, des mots légers, des mots qui lui diraient non, mine de rien. Deux gros boutons rouges sur la robe de nuit d'Irma semblaient me fixer. Irma... ce serait atroce pour elle ! Que s'était-il donc passé entre eux pour qu'il l'oublie si rapidement ?

— Écoute Jean-François, je ne sais pas quoi te dire. Ça semble marcher très fort entre nous, mais on se connaît quand même à peine. Je pense sincèrement que tu ressembles de plus en plus à l'homme de ma vie et je suis très heureuse que tu songes à fonder une famille avec moi, mais tu ne crois pas que ça pourrait attendre un peu ? Le temps de décrocher la robe de nuit d'Irma et d'habiller le clou à la mienne ?

— Attends, laisse-moi t'expliquer. Je ne te propose pas de fonder une famille. Du moins, pas maintenant. Je veux qu'on fasse un enfant. Pas à nous. À Irma.

J'ai ouvert la bouche, mais je n'ai pas eu le temps d'en laisser sortir un son.

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. Tu ne peux même pas imaginer à quel point elle le veut cet enfant. Je ne pourrai jamais être heureux avec toi si je ne le lui donne pas. Je te jure qu'elle ne nous laissera pas de répit. Irma n'abandonne jamais. C'est pathologique, je sais, mais c'est comme ça. C'est la seule solution pour pouvoir s'aimer en paix, nous deux.

Ça m'a fait tout désagréable en dedans. Quelque chose comme un court-circuit... une partie de moi qui aurait lâché.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu me demandes là ? Tu me demandes de jouer le rôle de mère porteuse pour l'enfant d'Irma... Veux-tu me dire pour quelle raison j'accepterais de servir de papier d'emballage pour le cadeau que tu veux faire à ta femme ?

— Parce que Jean-François vous aime... et qu'un enfant doit être conçu dans l'amour pour être beau...

Elle avait parlé d'une voix assurée, profonde. Elle était grande, robuste, bâtie pour l'enfantement... C'était une femme de la terre, une femme forte, une femme déterminée à avoir un enfant...

J'ai regardé Jean-François, très pâle... Irma, rose de santé... et le clou, taché de rouille. Et j'ai pensé qu'avant de suspendre ma robe de nuit, il m'en faudrait un tout neuf, tout luisant... Un clou bien à moi. **XYZ**